

## Modiano *va piano...*

Patrick Modiano, *Romans*, Gallimard, 2013, 1085 p.

Myriam Anissimov, *Jours nocturnes*, Seuil, 2014, 223 p.

Denis Cosnard, *Dans la peau de Patrick Modiano*, Fayard, 2010, 282 p.

Robert Lévesque

Numéro 305, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72426ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, R. (2014). Compte rendu de [Modiano *va piano...* / Patrick Modiano, *Romans*, Gallimard, 2013, 1085 p. / Myriam Anissimov, *Jours nocturnes*, Seuil, 2014, 223 p. / Denis Cosnard, *Dans la peau de Patrick Modiano*, Fayard, 2010, 282 p.] *Liberté*, (305), 74–76.

ROBERT LÉVESQUE

LE LECTEUR IMPUNI

## Modiano va piano...

Refuser d'oublier est une lente bataille.

**I**MAGINE-T-ON Patrick Modiano pressé? Angoissé peut-être (mais qu'en savons-nous vraiment), il m'apparaît surtout circonspect, évasif, devant se faire violence pour se livrer à peine, incapable de compléter une phrase sur un plateau de télévision, comme nous l'avons vu du temps d'*Apostrophes*...

Jamais, quand je lis ses romans, cet écrivain ne me semble inscrit dans la hâte, encore moins l'impatience, c'est l'écrivain de l'impassibilité et du brouillard; il n'est pas *L'homme pressé* de Paul Morand, cet antiquaire dont la vie est une fuite en avant... Modiano, antiquaire de ses souvenirs, de ses ombres et de ses doutes, sa vie (autant qu'on puisse l'imaginer) semble s'accorder au tempo de son œuvre romanesque, cette vaste enquête inquiète, pédestre, cette lutte lente contre l'oubli de ce qu'il n'a pas vraiment connu, mais ressenti, deviné, entendu, répertorié pour en retrouver des traces, des signes, les suites, dans une écriture *moderato cantabile*; en des romans recommencés avec parfois les mêmes personnages qui auraient habité son enfance, marqué son adolescence, hanté son passage à la maturité, personnages ombrageux nommés différemment au gré des parutions : c'est René Meinthe dans *Villa triste*, Colette Laurent dans *Chien de printemps*, la petite Hélène de *Remise de peine*, Dora Bruder, Ingrid Teyrsen dans *Voyage de noces*, Choureau et Louki du *Café de la jeunesse perdue*, Jean Bosmans, Margaret Le Coz et Michel Bagherian dans *L'horizon*, Pedro McEvoy de *La rue des boutiques obscures*, la petite Bijou qui cherche sa mère, Jacqueline Beausergent dans *Accident nocturne*, Dannie de *L'herbe des nuits*...

L'œuvre modeste et magistrale de Modiano : le cheptel vif d'une diaspora d'apatrides que convoque et réinvente un jeune homme né en 1945 à la fin d'une guerre qui a, de la vie de ses parents et de leur entourage, bouleversé, corrompu ou interrompu le cours; une théorie de silhouettes fantomatiques surgies d'un passé dont l'onde de choc le perturbe, entre autres silhouettes, celle de l'écrivain Maurice Sachs dont le

vrai nom était Ettinghausen et qui, sous l'Occupation, *juif colabo*, occupait la chambre qui sera celle de Modiano dans le meublé que sa mère, actrice à la Continental, loua à l'été 45 avec Albert Modiano et où, lui, enfant, il rêvera, grandissant dans ces lieux *marqués – dramatisés à jamais* par la mort à neuf ans de son unique frère Rudy quand lui en avait onze; ce ressenti sur place, dans l'appartement où son père faillit se faire arrêter par la Gestapo, ce passé sublimé, si flou, qui persiste à cogner dans sa tête; c'est une amicale amère où, convoquées, croisées au hasard des rues obscures où les boutiques ont changé d'enseignes et les plaques de numéros, des ombres de disparus circulent et reviennent dans un Paris à ses yeux entremêlé de l'ancien et de l'actuel, dans les rues duquel un regard saisi un soir évoque le climat d'une anxiété, un sourire le souvenir d'une peur, un coin de rue la réminiscence d'une fuite...

Dans ce Paris-Modiano, d'hier et de maintenant, « comme la vie est lente... les jours s'en vont... » Qu'est-ce qui « demeure »? Est-ce que rien ne « demeure »? La ville d'Apollinaire, le Paname de Ferré, ce Paris arpenté jadis par Léon-Paul Fargue, ce quartier de Saint-Sulpice annoté jusqu'à épuisement par Perec assis au Café de la mairie, cette ville que Stendhal qualifiait déjà de « grand fantôme », elle est deve-

nue, pour le lecteur de *La ronde de nuit*, de *Fleurs de ruine* et de *Quartier perdu*, le territoire d'investigation de ce *flâneur des deux rives* qui m'est un frère et qu'on nomme Modiano (ce nom si musical qui était la marque d'une cigarette italienne dans les années d'avant-guerre, ce nom chanté par Vincent Delerm, seul au piano, quand il entame *Le baiser Modiano*, chanson mélancolique où il rappelle à sa copine le soir où, avant de boire des mojitos jusqu'à minuit et de s'embrasser, ils l'avaient croisé, lui, l'écrivain qu'ils aimaient lire, près du métro Guy-Môquet, à Montmartre, « de dos en imper gris, devant les grilles du square Carpeaux »).

Dans cette « ville-livre faite de milliers de livres » comme l'écrit Leonardo Sciascia dans *Mots croisés*, « Paris est le

---

### PATRICK MODIANO

#### Romans

Gallimard, 2013, 1085 p.

---

### MYRIAM ANISSIMOV

#### Jours nocturnes

Seuil, 2014, 223 p.

---

### DENIS COSNARD

#### Dans la peau de Patrick Modiano

Fayard, 2010, 282 p.

rêve d'une bibliothèque » et « Paris existe dans une bibliothèque. » Paris est dans les pages de Zola, celles de Maupassant et de Proust, dans celles de Modiano notre contemporain (mon contemporain exact), celui qui, maintenant, à la suite des autres, y témoigne de son parcours et constate qu'« avec le temps va tout s'en va... ». Sa jeunesse perdue dans des cafés enfumés et immobiles et qui n'existent plus, remplacés par d'autres quasi semblables et si différents, privés du nuage protecteur que produisaient les clopes...

Dans l'avant-propos qu'il signe pour présenter dix de ses romans réunis l'an dernier chez Quarto, dix titres choisis par lui (de *Villa triste* à *L'horizon*), des romans qui, écrit-il, « forment un seul ouvrage et sont l'épine dorsale des autres », Patrick Modiano avoue : « Je croyais les avoir écrits de manière discontinue, à coups d'oublis successifs, mais souvent les mêmes visages, les mêmes noms, les mêmes lieux, les mêmes phrases reviennent de l'un à l'autre, comme les motifs d'une tapisserie que l'on aurait tissée dans un demi-sommeil. » Il écrit aussi de ces visages : « J'utilisais leurs ombres et surtout leurs noms à cause de leur sonorité et ils n'étaient plus pour moi que des notes de musique. »

Ce monde modianesque, ouvrage de tapisserie ou partition musicale – une littérature sfumato, une écriture tremblée –, est celui d'une lancinante et difficile fuite en arrière, d'une tentative d'échappée à la banalité du présent pour vaguer vers les mystères irrésolus du passé, interroger la patience des pierres, tester la constance des âmes qui rentrent seules, qui disparaissent aux détours des carrefours (« ses rues sont pleines de gens qui ne sont plus là », comme l'a si justement écrit Pierre Assouline); on pourrait dire de cette entreprise, unique en son caractère magique, admirable par la fluidité de l'écriture, qu'elle est proustienne, aussi prégnante, sans les longues phrases serpentine et ensorcelantes de l'asthmatique aux rideaux baissés, aux murs tapissés de liège... Les phrases de Modiano, qu'on identifie à l'aveugle au premier coup d'œil, dès la deuxième, descendent dans la rue comme celles de Simenon, économes et vagabondes, mais chez lui portées au registre somnambulique et tristounettes d'office; expiatriques, le grave tapi derrière la légèreté, la punition subie sans la faute commise. Sous les pavés, la schlague...

À ce Modiano discrètement proustien, explorant sans l'avoir vécu un passé de honte collective tue, on peut – sur le plan de ses intrigues – imaginer un Modiano en Maigret célibataire (sans la blanquette de veau qui l'attend à la maison) qui, « de dos en imper gris », enquête sur des crimes obscurs jamais résolus et depuis longtemps oubliés, persistant à en comprendre les secrets, suivant un inconnu dont le visage lui rappelle quelqu'un, se rendant dans des appartements, d'un quartier insolite à l'autre, à la recherche de quelqu'un en sachant qu'il sera forcément absent... Inconnu

à cette adresse. *Des inconnues* est son titre le plus emblématique. Sous l'emprise d'une indéfinissable inquiétude, ce Maigret-Modiano, incapable de cesser son enquête, de ranger le dossier aux affaires classées, aux oubliettes, respirant difficilement, s'assoiant dans un square, serait en fait lui-même la victime, le blessé collatéral d'une guerre et d'une perte (la disparition furtive du père, l'absence définitive du frère); les ondes du choc le troublent encore en des échos atténués. Il sait qu'il lui est inutile de courir derrière des ombres complices et des coupables enfuis... à la recherche du mobile perdu. Soucieux, jamais tranquille, déterminé, il garde le pas lent. *Va piano...*

Avec Marie-Claire Blais, et Handke, Modiano est l'un des écrivains vivants qui me fascinent le plus. Ce sont des planqués, à Key West, à Chaville dans les Hauts-de-Seine, et lui au 15, quai de Conti. La télévision ne les cherche pas. Modiano qui, devant la Seine et le Louvre, dans l'immeuble en renforcement situé entre l'Institut de France et l'hôtel de la Monnaie, vit donc à deux pas du mouiroir de l'Académie française où se rassemblent le jeudi des écrivains cacochymes, cocus et vaniteux (dont Dany Laferrrière sera le prochain rastaquouère), on ne peut pas l'imaginer entrant au 23, quai de Conti portant l'habit brodé vert et or et l'épée à la hanche, une conversation prête à s'engager avec le vif comte d'Ormesson, le président Giscard d'Estaing qui a commis deux romans sentimentaux ou le Corse des *Roses de Plinie*. Lorsqu'il sort de l'appartement hérité de ses parents, le père juif au profil affairiste trouble (entre négoce de pétrole et boutique de bas et parfums), la mère flamande actrice de second rôle (qui tournait dans *Mazel Tov* de Claude Berri l'année où

sort le premier roman de son fils), je l'imagine glisser par les rues Dauphine ou Mazarine, monter la rue de Seine vers La Palette sans s'y arrêter et tout faire pour éviter de rencontrer *ces gens-là...* les écrivains tribaux. Il ira se perdre au diable vauvert au gré de ses lentes enquêtes mélancolico-métaphysiques dans la ville de Dora Bruder et de Louki, celle de sa mère Louisa Colpijn ou

Luisa Colpeyn qui, durant l'Occupation, travaillait pour la Continental et celle de son père devenu une ombre que la Gestapo faillit attraper en venant cogner de petit matin au 15, quai de Conti, celle aussi de Queneau et de Perec, celle de « Framboise » Dorléac, son amie qui se tua en voiture un an avant qu'il devienne cet écrivain anxieux évoquant déjà, dans *La place de l'étoile*, roman au titre désignant à la fois les abords de l'Arc de triomphe et l'emplacement où les Juifs devaient porter l'étoile jaune, l'ignominieux crime collectif et la période trouble à laquelle, quoique né en 1945, il consacra la grande part de son œuvre mémorielle, morose, sinieuse et dédaléenne.

(À l'égard de l'académisme, je me souviens qu'en 1972, alors qu'il venait de publier son troisième roman, *Les boulevards de*

---

Soucieux, jamais  
tranquille, déterminé,  
il garde le pas lent.

---

*ceinture*, Modiano (mais cela est oublié, je crois) avait signé dans *Le Figaro* une « Chronique académique de l'an 2012 » dans laquelle, rarissime numéro de pince-sans-rire, il se projetait quarante ans en avant et se décrivait en écrivain sur le retour entré à l'Académie française, en ayant, semblait-il regretter, mis tant d'années à passer du 15 au 23, quai Conti... écrivain errant dans des cocktails surannés et méditant sur la vanité des choses et de la littérature, un écorché ramolli concluant qu'à son tour il allait rejoindre les anciens papes qu'étaient les Henry Bordeaux et les Émile Henriot, ajoutant au convoi des Immortels trépassés de futurs morts, les vedettes du moment, Sollers et Duras, et puis Robbe-Grillet (qui, lui, acceptera d'en être, mais sans y aller), enfin tous ceux-là et tant d'autres qui, à leur tour, concluait-il, entreraient « dans la nuit froide de l'oubli » – référence aux « Feuilles mortes » de Prévert et Kosma qui se ramassent « à la pelle », cette chanson que fredonne Montand dans *Les portes de la nuit* et que chantait Cora Vaucaire à L'Échelle de Jacob dans les années d'après-guerre, ces années où, lui, adolescent puis jeune homme, commencerait à les ouvrir, ces portes de la nuit...)

Myriam Anissimov, la biographe de Primo Levi, de Romain Gary et de Vassili Grossman, nous permet d'avoir une certaine idée du jeune Modiano qu'elle a connu lorsque, quittant Lyon, elle arriva à Paris en 1968 dans une ville où l'on goudronnait les chaussées éventrées, que l'on replaçait



les pavés et que le pouvoir rétablissait l'ordre après les folles émeutes de mai. Dans *Jours nocturnes*, un titre paru au Seuil et on ne peut plus modianesque, cette fille née de parents juifs polonais dans un camp de transit en Suisse en 1943 retrace le roman bohème de sa jeunesse, et Patrick Modiano, qu'elle rencontra par hasard, s'y appelle Arturo et, écrit-elle, « il a le front haut, la pâleur, la grâce d'Amadeo Clemente Modigliani ». Il est assez évident que ce garçon, qui va l'entraîner dans ses rondes de nuit dans Paris et avec qui elle va parcourir jusqu'à l'aube les rues obscures, est le futur grand romancier.

Modiano était déjà le personnage Modiano en quelque sorte; voici comment Anissimov raconte la réaction de sa mère lorsqu'elle lui présenta le bel Arturo... : « Quand

mon grand camarade aux semelles de crêpe et aux pulls trop courts avait commencé en agitant ses longues mains des phrases qu'il ne finissait pas, en face d'elle, au restaurant Goldenberg, rue des Rosiers, elle m'avait coulé dans l'oreille le plus trivialement du monde : « Il va me prendre pour une imbécile longtemps encore, celui-là ? C'est tout ce que tu as trouvé ? » »

Il avait ses folies, ses manies. Anissimov évoque les nuits où Modiano faisait « de méchantes farces au téléphone en contrefaisant sa voix » ; « Après avoir effrayé sa victime, il raccrochait en ricanant. » À cet égard, Denis Cosnard, qui dirige Le réseau Modiano sur le web, est plus précis ; dans son ouvrage *Dans la peau de Patrick Modiano*, paru chez Fayard en 2010, il cite Hughes de Courson, camarade d'hypokhâgne au lycée Henri-IV avec qui Modiano passait des nuits à évoquer Paris et l'Occupation :

Patrick connaissait tous les immeubles à double issue (ça pourrait servir au cas où...). Nous faisons de mauvaises blagues téléphoniques à d'anciens collabos, et j'avais pour mission d'aller, profitant de la présence à Madrid de mes parents, assassiner Darquier de Pellepoix, l'ex-commissaire aux questions juives, dont j'avais retrouvé l'adresse des années avant L'Express...

Paris la nuit était sa passion, affirme Anissimov. Jusqu'à l'aube, ils parcouraient les quartiers à grandes enjambées, il l'amenait devant l'immeuble du 93 de la rue Lauriston où les gestapistes Bonny et Lafont torturaient leurs victimes, et devant le 21, rue Le Sueur il lui racontait dans le détail comment le docteur Petiot attirait les Juifs dans cet hôtel particulier pour les brûler dans un fourneau après leur avoir promis un laissez-passer pour l'Argentine. Elle écrit : « Il bredouilla quelques mots en mauvais allemand » ; « Arturo me parla de Joseph Joanovici qui le fascinait parce qu'il avait sauvé sa peau de Juif en frayant avec la Gestapo, et qu'il était persuadé qu'il avait habité le même immeuble que lui » ; « Il interrompait parfois ses commentaires par des fous rires »... Il dormait jusqu'à midi et vivait entouré d'annuaires.

Autre particularité du jeune Modiano, une étrangeté celle-là : il lui arrivait de fixer des rendez-vous à certaines de ses connaissances plus ou moins rapprochées, mais des rendez-vous auxquels il n'avait nullement l'intention de se rendre... Il demandait alors à sa copine Myriam (ils ne furent que copains ces deux-là, se voyant entre les aventures qu'Anissimov additionnait avec des mecs dragués dans un bar du côté de la place Maubert) d'y aller à sa place et d'observer ce qui se passerait, combien de temps sa *victime*, soigneusement décrite, l'avait attendu, et comment celle-ci avait attendu, regardait-elle sa montre souvent, qu'est-ce qu'on pouvait lire sur son visage, était-ce de l'impatience, une indifférence, une contrariété, une déception... ou n'était-ce rien ? **L**

**Robert Lévesque** est écrivain. *Digressions*, son dernier ouvrage, est paru chez Boréal en 2013 dans la collection « Papiers collés ». Il dirige également pour le même éditeur la collection « Liberté grande ».